

Le pardon vit aux dépens de celui qui l'écoute

Gaétan Soucy

Volume 41, Number 4 (244), August 1999

Pardonner?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32579ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Soucy, G. (1999). Le pardon vit aux dépens de celui qui l'écoute. *Liberté*, 41(4), 101–106.

GAÉTAN SOUCY

LE PARDON VIT AUX DÉPENS DE CELUI QUI L'ÉCOUTE

Si j'ai pu, comme tout le monde, m'apercevoir, mais *a posteriori*, que le pardon constituait un thème récurrent de mes longues errances imaginaires, force m'est de constater qu'il en est ainsi faute de ma part de pouvoir entre autres en faire une théorie à la va comme je te détruis, qui est la loi des hommes. Un Québécois éminent aurait dit, à propos de ma folie douce, que j'écrivais des romans à thèse, je vous demande un peu ! Resterait à savoir sur quel ton il l'a affirmé (s'il l'a, car la source est peu sûre, sourdant d'un journaliste). Mais de thèse sur le pardon, leur Jésus sait que je n'en ai point, me fouillerait-on. Si j'en avais une de thèse ça se saurait, je l'exposerais à tous vents, prétentieux. Peu dire donc que je ne sais pas de quoi je me mêle. Je parle à travers mon chapeau, guidé par un curieux mélange d'obsession, de douleur et de joie simple à m'abandonner au vice innocent d'imaginer. Certainement pas pour signifier par là que j'écris n'importe quoi n'importe comment, ce qui ma foi ! serait bien inquiétant. Plutôt que je sais ce que je dis mais ne sais pas ce que cela signifie quand je le dis. C'est le sentiment un tantinet schizophrénique qui m'étreint quand je m'efforce de dégager le sens de ce que je suis en train de produire comme fiction. Je sais avec une certitude sans réplique que telle scène, par exemple, rime avec telle scène, tel thème avec tel thème, par une sorte de conviction mathématique. Mais je serais bien embêté de

fonder cette certitude sur des raisons. L'ardoise mentale, ce tableau noir au plus secret de nous où s'inscrivent à la craie nos souvenirs les plus intransmissibles, garde chez moi la trace des premières brûlures qui ont confiné ma vie à la solitude de l'écriture. Et parmi ces brûlures, sans que j'y sois pour rien, le pardon et la culpabilité scintillent de leur incandescence noire. Mais, du calme. « Les nerfs, les nerfs. » Cela comme préambule.

Le pardon est une étrange circonstance en ce qu'il est un acte qui n'en est pas un. Ou à peine un. Et encore : s'agit-il bien d'une circonstance ? Pardonner n'a rien à voir avec un événement psychologique, par exemple. Je lui ai pardonné, soit ; mais qu'est-il arrivé par mon acte de pardonner, fût-ce à fond de train, fût-ce tous azimuts ? *Je ne fais rien* quand je pardonne à Quelqu'un... Sans compter que pardonner pose la question de la *rétribution*. Quelles catégories de crimes ont le droit de demeurer impunis ? Jusqu'à quel point peut-on pardonner à ce qui nous a jusqu'au fond de notre être fendu ? La victime, la *vraie*, peut-elle, doit-elle pardonner ? Qu'est-ce que ça veut dire ce mot-là pardonnable, quelle en est l'exacte portée ? J'ai la manie de la précision, qui confine par moments presque au désespoir, par conséquent je ne ferai pas comme si je savais ce que j'ignore. Le sujet est trop grave pour que je prétende en la circonstance y apporter quelque lumière. Je sais ce que c'est que de penser sur un texte de Kant. Je sais ce que c'est que d'inventer un nouveau traitement pour le cancer (au sens où je me le figure), je sais ce que c'est que se libérer d'une emprise ou que l'adulation c'est de la haine, je sais ce que c'est que d'assassiner (...ou je me le figure), pour citer ces choses en vrac, mais le diable si je connais en quoi consiste l'action de pardonner. Est là tout le mystère, pardi. Mon père humain, étant à la retraite, a eu tout le loisir de se torturer, selon la loi qui régit certains êtres, je veux dire se torturer par simple égard pour ce qui n'est pas soi. Car il y a une

culpabilité à être, seulement être, en tant qu'être, chez certains, dont lui, papa. Le désir de pardon s'ancre en effet dans un malaise premièrement ontologique... (La version initiale portait ici un passage parfaitement incompréhensible que j'avais rédigé avec ma fille de sept ans, usant de beaux mots inventés comme « diffabruti » ou « dromphe », car ma fille est une virtuose de la créativité verbale. Nous avons cependant cru bon de supprimer le passage !)

Je peux donc, faute d'alimenter une réelle réflexion sur le pardon, suggérer certains éléments relevant de la biographie personnelle, même si cela risque d'être (un) peu intéressant. Mon adolescence fut lourdement hypothéquée par un sentiment dont je démêle mal l'origine, et qui consistait à croire qu'il y avait une faute à exister, et une faute qu'il fallait bien d'une manière ou d'une autre expier. Quelque chose là de paradoxal, même d'un peu schizophrénique encore une fois, parce que se mêlait à cela ce que les philosophes anciens appelaient le *conatus*, cette persévérance à être, qui chez moi frôlait l'urgence. J'imagine que ce mélange de *honte à être* et d'élan irrésistible, de *conatus* paniqué vers la vie, est assez commun à la première jeunesse. C'est ça que j'écrivais, que j'essayais d'écrire, cette contradiction en moi, durant mille livres, dont aucun ne fut à cet âge achevé. S'ajoutait à cela le « tuer juste », c'est-à-dire l'obsession de l'Histoire où l'on tuait les hommes au nom de principes politiques sinistres. Car à peine acquérais-je une première conscience de moi-même et du monde, que je me découvrais vivre dans le siècle de l'assassinat raisonné, comme l'a magnifiquement exprimé Camus dans son *Homme révolté*. Tout cela pour moi avait des relents d'enfer, la puanteur caractéristique de la misère humaine et trop humaine. J'avais la sensation très nette d'avoir été jeté sur terre par punition, je vous jure que ce

n'était pas des mots. Et je cherchais de l'aide, merde. Un impossible pardon. Mais personne. Jamais personne. Ce fut cela pour moi avoir dix-sept ans. C'est dire du même coup comment la création littéraire fut dès l'origine liée chez moi à la question d'une faute incompréhensible à expier et du pardon comme fascination.

Autre chose encore. Mon père humain. Car s'il y a eu quelqu'un d'humain sur cette planète satanée, ce fut bien mon papa, comme on dit. Il était à sa retraite et tournait devant ma mère autour d'une question cinglante et harcelante comme on tourne autour du pot. Il était obsédé par un souvenir remontant à plus de trente années, un remords comme la pointe d'un poignard. C'est ma mère qui m'a appris l'anecdote que voici. Mon père avait vingt-neuf ans d'âge peut-être, et cette calamité de quatre enfants sur les bras, déjà. Les jobs n'étaient pas sûrs, l'angoisse propre au chômage perçait de toutes parts. Il rentrait à la maison un soir, et je dirais accablé si ce mot ne risquait de susciter l'hilarité des bossus. Il s'adonnait qu'un petit garçon furetait dans notre cour. Mon père lui demanda ce qu'il faisait là, et le petit garçon de répondre qu'il cherchait sa balle, que vouliez-vous qu'il fît d'autre ? Mon père eut alors un mouvement incompréhensible d'impatience, comme il arrive, et purement verbal : « C'est une cour privée ici ! Va te faire chier le cul ailleurs ! » (Il n'a certainement pas dit cela comme ça, mais j'use d'une des injures préférées de ma fille.)

Et le petit garçon, écrasé, de désirer j'imagine disparaître de sus la terre, car comme ça que l'on vit n'importe laquelle des humiliacités (encore ma fille) quand on a huit ans. Mon père n'était jamais bête comme cela, pour dire cet étonnement à me souvenir. Trente-cinq ans plus tard, trente-cinq mille ans peut-être même, papa souffre d'avoir fait subir à cet enfant cette hontation (même source). Désarticulation de ce petit garçon dans son être, en raison de cette faute de mon père qui n'était, soyons-

en sûr, que le tout petit peu que j'en ai dit. René en parle à ma mère encore (elle, tente de lui faire comprendre qu'il n'y a rien là, dans la vie...) Mais la soif avide de pardon est un mal dont on ne guérit guère, c'est une voix de sirène qui vampirise à distance qui l'écoute.

J'ai écrit *L'Acquittement* sur cette seule donnée, où il est question du pardon, voilà à quoi je voulais en venir. Sur celle-ci et sur un détail de la vie de Wittgenstein, dont j'ai eu tout le loisir de comprendre qu'il était plus proche du pauvre ouvrier à moitié aristotélien qu'était mon père, because son exigence morale, qu'il ne pouvait l'être des grands aristocrates viennois qui furent ses frères de sang et qui, sa vie durant... ah ! je ne suis pas d'humeur à finir cette phrase. Voilà tout ce que j'ai pu trouver à dire sur le sujet. Faisons semblant de rien, et tournons la page.

Une dernière chose, cependant, puisque aussi bien je ne reviendrai plus jamais là-dessus. Il ne s'agit pas de faire dans l'attendrissement facile. Je ne suis pas à genoux psychanalytiquement devant mon père. (« Ah ! ah !, diront les rusés, en voilà justement la preuve ! ») Non, je suis debout au centre le plus intensément pensif de mon existence devant un ouvrier que je regarde de loin et que j'estime pour sa noblesse et pour sa grâce. Non mais quand on y pense... Passer sa vie à conduire un camion... Jeter son salaire de la peur aux groins de sept gorets qui le pompaient comme s'il avait soixante-dix-huit tétons, cela chaque semaine, cela chaque jour... Et il aurait donné la dernière goutte de son sang pour moi, cela crève les yeux. Mais moi ? Qu'est-ce que je lui ai donné ? Il me prend des fantaisies de lui demander pardon d'être, c'est peut-être à lui au fond qu'il fallait m'adresser, et en toute simplicité. On sourira de ces mots qui sentent le *Reader's Digest* : « Ce que l'on doit à ses parents, on le rembourse à ses enfants. » Mais cette phrase, expression parfaite de la manière dont il convient de s'acquitter sur cette terre, dite par lui calmement et sans conscience excessive d'elle-

même, et comme pour me rassurer au moment où la vie m'assénait entre les mains une petite fille, émanait d'une expérience de vie dévastatrice et tranquillement continue, sœur de la lave des volcans. Il est terrible de mesurer la hauteur où il faudrait être pour composer à partir de sa propre chair cette chose qui serait comme le digne père d'une petite fille, c'est un secret qu'il a connu bien avant moi. Comment a-t-il fait pour aimer à la fois et être juste, affectionner ses sept enfants tout d'un bloc et chacun, et pousser toujours sans défaillance dans le sens de la droiture, de l'exigence et des dictées du mardi soir?... Silence.

Il serait intéressant d'imaginer ce que serait une rencontre entre toi et ce qu'est devenu l'enfant à la balle, qui a très certainement oublié l'anecdote (encore le thème de *L'Acquittement*). Moi en tout cas je n'ai pas oublié certaines choses. « À quoi passera-t-on ses journées quand on sera six pieds sous terre ? » Cette phrase que tu avais dite à la blague m'avait stupéfié quand j'avais sept ans... Je sais maintenant que c'est toi, par tes innocentes et troublantes histoires, par tes pudiques épouvantes, qui m'as cantonné à fulgurer par l'écrire. Il me faut expier terriblement d'exister, mais je n'y peux rien, que continuer. Comme pour toi, comme pour nous tous, l'ombre de l'impossible pardon m'accompagnera jusqu'à mes derniers pas.